

Zeitschrift: Schweizerische pädagogische Zeitschrift
Band: 3 (1893)
Heft: 1

Artikel: Le sentiment de la nature et le patriotisme : 1ère partie
Autor: Bard, L.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-788714>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 14.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Le sentiment de la nature et le patriotisme.

Réponse à la question posée par la Société d'utilité publique suisse :

„Comment l'enseignement de l'histoire, de l'instruction civique et de la géographie doit-il être organisé dans l'école populaire pour développer le patriotisme et pour inspirer, en corrélation avec l'enseignement de l'histoire naturelle, l'amour du sol natal et un sentiment vif, intime et raisonné des choses de la nature?“

Par *L. Bard*.

„Vous ne formez pas un peuple qui
„doive son sort au hasard . . . Chacun est
„ce qu'il sait être . . . et vous, concitoyens,
„ce que vous êtes, ce que vous serez ja-
„mais, vous le devez à votre activité, à
„votre énergie, à votre patriotisme, et au
„vif sentiment de l'honneur.“

[*Jean de Muller* à ses compatriotes.]

La question énoncée ci-dessus porte essentiellement sur deux points que nous devons d'abord examiner séparément : le sentiment de la nature et le patriotisme.

I.

Le sentiment de la nature.

Pour juger de ce que gagnerait l'éducation populaire si l'on accordait au sentiment de la nature un peu plus d'attention et de sollicitude dans nos écoles, il convient d'examiner un instant ce sentiment lui-même, en le considérant dans son développement normal et ses effets éducatifs.

L'intérêt que nous prenons aux choses de la nature nous vient de bonne heure et spontanément ; il se manifeste déjà dès la première enfance, mais ce n'est encore qu'une émotion tout extérieure et superficielle, qui se borne à la sensation des couleurs brillantes, des formes singulières, des mouvements rapides. C'est ainsi que nous avons été charmés d'abord à la vue des fleurs des champs, ou de l'arc-en-ciel aux vives couleurs, ou par l'aspect et le bruit des vagues le long d'un rivage. Ces premières

impressions de l'enfance concourent déjà à former le sentiment de la nature, car elles contribuent à nous la faire aimer pour elle-même et nous laissent des souvenirs auxquels nous restons attachés toute la vie.

Chez bien des personnes le sentiment de la nature ne dépasse jamais cette première phase limitée aux impressions des sens; en général, cependant, à mesure que l'expérience nous fait connaître mieux les objets, que la réflexion ou l'instruction relie nos souvenirs et nous fournit de nouvelles comparaisons, les choses nous affectent d'une manière plus profonde, elles prennent un caractère et une signification pour nous: leurs formes, leurs mouvements, les bruits qui s'en échappent deviennent les signes et les voix de la nature parlant à l'âme humaine. Parmi les impressions et les sensations éprouvées il en est qui nous attachent plus fortement que d'autres aux lieux où nous avons vécu, ce sont celles que nous avons reçues aux meilleurs moments de notre existence, en pleine santé, exempts des soucis et des tracasseries de la vie pratique, c'est-à-dire pendant l'enfance et la jeunesse. Dans ces conditions l'image des choses et des lieux, si elle a été nettement gravée dans notre esprit, reste toujours, dans la suite, associée avec le sentiment intérieur et l'état d'âme où nous étions alors, ensorte que leur souvenir nous fait revivre jusque dans la vieillesse ces moments de bonheur du jeune âge. L'amour du sol natal, qui résulte de ces circonstances, dépend ainsi de la netteté des impressions reçues et des observations faites pendant cette première période, comme aussi de la manière dont elles auront été fixées dans notre souvenir. D'un autre côté, sous l'influence de l'imagination s'éveille aussi de bonne heure en nous le sens du pittoresque, du beau, de l'infini, avec l'émotion poétique et religieuse, en présence des scènes de la nature. Le développement moral qui en résulte, et qui peut se continuer dans cette direction, devient la source de jouissances bienfaisantes, variées et moins onéreuses que la plupart de celles que les hommes recherchent dans le monde. Que ces jouissances naturelles paraissent moins attrayantes et soient moins vantées que les plaisirs plus ou moins bruyants du monde, cela est vrai, mais cela tient uniquement à ce que la source n'en a pas été aussi bien creusée et aménagée par l'éducation.

C'est par l'influence de l'imagination aussi que notre caractère individuel entre en rapport avec la nature et que les impressions qui nous viennent d'elle nous disposent à la sérénité, à l'admiration, à l'enthousiasme, ou bien nous inclinent au contraire vers la mélancolie, la crainte et le sentiment de notre propre faiblesse.

Dans cette situation, le sentiment de la nature, tant qu'il ne procède que des sens et de l'imagination, ne nous garantit pas des erreurs et des

préjugés; il dispose plutôt l'homme à demeurer passif en face des objets qu'il considère. Ce n'est qu'en ajoutant à ces deux facultés le travail de l'intelligence et l'usage du raisonnement que s'ouvrira pour nous le champ de l'étude proprement dite, où nous pourrons acquérir des connaissances plus sûres, entrer plus avant dans l'intimité des choses et arriver à prendre conscience de notre pouvoir sur la nature.

Un enfant un peu habitué à observer distingue déjà l'enchaînement des causes et des effets qui sont à sa portée; il découvre parfois de lui-même quelques unes de ces relations nécessaires, et chaque fois qu'il y parvient il éprouve une vive satisfaction qui accroît son intérêt pour les choses et stimule ses forces intellectuelles. Avec des directions appropriées à son âge, pendant que le cercle de ses observations et de ses réflexions s'agrandit, un certain ordre s'établit peu à peu dans la multitude des faits qu'il n'envisageait d'abord que confusément. Sous l'influence du raisonnement et de l'observation régulière, le sentiment de la nature prend bientôt un caractère plus réfléchi et plus élevé: c'est comme une lumière nouvelle qui vient éclairer l'intérieur des choses. Nous pénétrons alors dans cette région plus profonde de la nature où se déploie son immense activité et où nous la voyons lutter sans relâche pour maintenir l'ordre qui doit régner jusque dans ses moindres opérations. Dès lors ses créations les plus belles et les plus étonnantes cessent de nous apparaître comme des productions fortuites ou des énigmes obscures; nous y voyons les résultats d'un travail régulier, minutieux, où la nature nous montre toujours sa même tendance à bien faire tout ce qu'elle fait.

Celui qui l'étudie, non dans les livres, mais par l'observation directe et la fréquentation familière, ne saurait manquer de s'attacher à elle et de la prendre en exemple pour lui-même lorsqu'il s'agira d'accomplir quelque tâche importante. N'était-ce pas de la nature que s'inspiraient les premiers Suisses lorsqu'en fondant leur Alliance ils voulaient qu'elle fût solide et d'éternelle durée comme les rochers de leurs montagnes? La fréquentation de la nature nous dispose à faire entrer dans notre propre vie les qualités que nous apprécions en elle. Nous n'apprendrons nulle part mieux que dans ce grand laboratoire à connaître le prix du temps, à nous rendre compte de la puissance qui peut s'obtenir avec de minimales forces réunies, avec de faibles ressources bien aménagées, ou avec de petits efforts constamment accumulés: tout cela applicable à l'homme lui-même lorsqu'il aura devant lui un but difficile à atteindre et qu'il voudra faire de sa vie, si modeste qu'elle soit, une existence utile. Où pourra-t-on mieux que dans la nature se pénétrer de cette vérité facilement méconnue, que tout désordre est un mal; qu'une seule violence

peut détruire en un moment les résultats d'un travail séculaire, tandis que le calme, la régularité, l'esprit de suite sont essentiellement des principes créateurs ou édificateurs? L'observation de la marche des choses dans la nature est encore le meilleur moyen de nous mettre en état de nous approprier les vraies conditions de notre existence individuelle et sociale, puisque en définitive le pouvoir des choses et celui des hommes sont soumis aux mêmes lois générales et simples. Les leçons de la nature, qui retiennent l'homme près de la sagesse élémentaire et du bon sens, deviennent surtout nécessaires lorsque la civilisation nous entraîne, comme aujourd'hui, vers les situations compliquées, vers les besoins artificiels et l'esprit de rouerie.

Dans l'éducation populaire les enseignements tirés de la nature devraient être vulgarisés au point de dominer sur ceux que l'on tire ordinairement des relations sociales. En effet l'observation intelligente de la société humaine, n'étant pas chose facile, il arrive que telle qu'elle peut se faire par le commun des hommes, elle va ordinairement à l'encontre des sentiments élevés et du bon ordre social: l'observation superficielle de la société incline l'individu à compter plus que de raison sur les chances fortuites, à espérer beaucoup de la fortune, du hasard, des faveurs ou de la violence, tandis que l'observation de la nature, où l'ordre logique des causes et des effets est plus facile à constater, inspire à l'homme plus de confiance en son activité individuelle sous la forme du travail régulier et persévérant. La manière d'agir de la nature, transportée à la société humaine, correspond à la régularité dans la conduite, à la simplicité et à l'honnêteté des mœurs, c'est-à-dire aux qualités qui ont toujours été à la base du patriotisme dans tous les Etats.

Les traits généraux que nous venons d'esquisser sur le développement et les effets du sentiments de la nature nous représentent la direction qu'il conviendrait de lui donner dans l'instruction populaire.

II.

Le patriotisme.

Le développement du patriotisme est aussi un des objets essentiels de la question posée par la Société suisse d'utilité publique.

Quelques uns penseront peut-être que dans un pays comme le nôtre où le patriotisme est honoré et fêté plus que partout ailleurs, il n'y a pas lieu de se préoccuper de son avenir. Mais c'est justement en raison de cette admiration croissante pour le patriotisme, et en particulier pour celui des anciens temps, que nous devons nous inquiéter de ce qu'il devient aujourd'hui. C'est toujours lorsque le patriotisme commence à

tomber dans l'inaction et l'effacement qu'une nation sent le besoin d'évoquer et de glorifier celui des ancêtres. Nos fêtes commémoratives, de plus en plus nombreuses, de plus en plus brillantes en manifestations décoratives et oratoires, ne sont pas autre chose, au fond, qu'un avertissement et une protestation de la conscience nationale. D'où vient que tous ces discours et ces allusions patriotiques nous émeuvent plus en nous rappelant ce qu'on fait nos prédécesseurs qu'en proclamant ce que nous allons faire nous mêmes? Pourquoi notre enthousiasme, au rebours de celui de nos aïeux, se tourne-t-il sans cesse vers le passé, plutôt qu'en avant, vers la tâche qui nous incombe à nous? Chaque génération n'a-t-elle pas son œuvre à poursuivre; les devoirs que le patriotisme impose dans la situation présente, pour être différents, sont-ils moins grands et moins dignes d'efforts que ceux d'autrefois? Ou bien ne serait-ce pas plutôt que notre patriotisme, par suite de quelque défaut de notre éducation nationale, a diminué d'énergie et de capacité? — Le défaut, c'est précisément cette tendance toute retrospective de nos idées et de nos sentiments pour le pays. En fait de patriotisme, nous nous plaisons trop dans le domaine de la pure imagination; notre esprit se nourrit trop exclusivement de la partie dramatique et militaire de notre histoire et pas assez des autres éléments de la vie nationale qui, sans avoir autant d'éclat, ont acquis à notre époque une importance plus immédiate. Avons-nous à craindre de voir dégénérer chez nous le vrai courage militaire? En ce cas ce ne serait pas le récit des batailles glorieuses qui nous le rendrait. Si le patriotisme suisse s'est jamais montré faible ce n'est certes pas du côté de la valeur militaire. Rien ne peut faire supposer qu'il ait déchu à cet égard: il est très probable qu'à l'occasion l'armée suisse ferait son devoir avec autant de bravoure et d'intelligence qu'autrefois. Mais il serait temps que l'on comprît bien, dans le peuple, que le patriotisme ne se renferme pas tout dans la question d'être prêts, comme les anciens Suisses, à repousser une agression de l'étranger. La question est bien plutôt de savoir si nous sommes prêts à unir nos efforts pour faire, comme équivalent de ce qu'ils ont fait pour leur époque, tant de choses que le patriotisme seul est capable de réaliser pour le pays.

Autrefois la tâche principale du patriotisme était de lutter contre le dehors; aujourd'hui elle consiste surtout à se fortifier au dedans contre les causes de décadence qui se produisent à l'intérieur. Il devient d'autant plus nécessaire de développer le patriotisme de ce côté, que c'est là qu'il se trouve exposé de nos jours à des influences dissolvantes. Nous voyons en effet diminuer peu à peu l'attachement et le respect pour les traditions et les mœurs nationales; nous constatons que des doctrines

conduisant au scepticisme, à l'égoïsme, au mécontentement systématique font invasion chez nous; que le moindre prétexte amène des divergences là où tout le monde s'accordait autrefois et que les opinions dissidentes sont prêtes à éclater en menaces contre l'ordre social. Il n'est pas rare même d'entendre traiter le patriotisme avec dédain et ironie, quelques uns en parlent comme d'un reste des superstitions populaires, d'autres n'y voient plus qu'un mot vide de sens à l'usage des ambitieux, enfin il se constitue déjà autour de nous des sociétés qui se donnent le nom de ligues antipatriotiques, pensant ou disant travailler ainsi pour le bien de l'humanité.

Ces symptômes de relâchement dans nos liens sociaux actuels paraissent moins graves chez nous qu'ailleurs, mais nous ne pouvons cependant les envisager sans inquiétude. Nous n'avons pas oublié qu'il y a un siècle à peine, après des manifestations analogues, dans le même ordre de choses, il a suffi que l'orage éclatât dans un pays voisin pour amener en Suisse des conséquences plus désastreuses que nulle autre part. A cette époque, les idées nouvelles, en pénétrant dans notre pays, trouvèrent les citoyens fortement divisés par les convictions, par l'éducation politique et plus disposés à s'élever les uns contre les autres qu'à s'entendre pour les réformes à faire ou pour repousser ce qui était incompatible avec les mœurs nationales. Certes, ce n'était pas alors la valeur militaire qui faisait défaut: jamais on ne lui vit faire plus d'efforts et plus de sacrifices pour succomber à la fin. On sait quelles en furent les suites et notre pays a trop longtemps souffert de cette crise pour que nous ne cherchions pas à lui épargner dans l'avenir le retour de malheurs et d'humiliations semblables.

Ce qui manquait à cette époque c'était la vraie culture patriotique, celle qui met la nation en état de soutenir l'épreuve d'une situation nouvelle, lorsqu'elle vient à se produire brusquement, après une tension prolongée. Pour faire face aux dangers de cette espèce il n'y a pas à compter sur des moyens improvisés au dernier moment, il n'y a d'autre ressource que dans une forte éducation civique, homogène dans toutes les parties du pays et dirigée de façon à y développer un patriotisme éclairé.

D'autres motifs encore devraient porter les autorités compétentes à agir vigoureusement dans ce sens: le patriotisme, en Suisse, est un élément de prospérité nationale beaucoup plus important qu'il ne l'est ailleurs et son affaiblissement y produirait des effets plus nuisibles que chez les autres nations.

Chez les grands peuples qui sont nos voisins le sentiment patriotique se trouve soutenu à l'occasion et même supplé par des auxiliaires in-

directs. A défaut de véritable patriotisme, ces puissants Etats se soutiendraient longtemps encore : la cohésion qui résulte de l'unité de race et de langue, l'habitude traditionnelle de suivre facilement l'impulsion d'une seule volonté, la faculté de réunir une plus grande somme d'efforts et de ressources dès qu'il s'agit d'atteindre un but, enfin la crainte pour eux de déchoir de la position acquise parmi les grandes puissances rivales, sont autant de soutiens et de ressorts pour l'esprit national, qui font défaut chez nous. Pour la Suisse, tout ce qu'elle vaut et tout ce qu'elle peut comme nation, repose uniquement sur le patriotisme pur.

Notons encore que la part d'influences générales que la Suisse reçoit de ses voisins est beaucoup plus grande que celle qu'elle exerce sur eux : pour toutes les branches de la civilisation elle ne marche ordinairement qu'à leur suite, étant plus ou moins réduite à se mouvoir dans les sillons tracés par eux. La Suisse, avec le sentiment de cette infériorité quant aux conditions extérieures, ne peut puiser qu'à l'intérieur et dans son patriotisme, la confiance qu'elle a en elle-même et qu'elle a dans son rôle comme nation. En s'appuyant sur cette base intérieure elle peut assez s'élever en dignité, en force morale et intellectuelle pour faire contre-poids aux influences du dehors et prévenir son absorption au sein des grandes peuples qui l'entourent et qui l'attirent par la conformité des mœurs et du langage.

Pour toutes ces raisons il incombe à la pédagogie suisse de veiller spécialement au développement du patriotisme et d'employer dans ce but les moyens dont elle dispose pour agir sur la jeunesse scolaire. L'instruction primaire, chez nous, ne doit pas nécessairement se modeler sur les systèmes des pays les plus avancés en pédagogie, mais elle doit être essentiellement nationale quant à son organisation. Elle ne devra pas craindre de modifier l'enseignement ou la distribution de ses branches en vue d'agir sur l'esprit du peuple et de fortifier l'édifice national, même quand il faudrait pour cela nous écarter beaucoup, en pédagogie, de ce qui se fait chez nos voisins.

Avant tout il importe que l'enseignement des branches qui peuvent influencer sur l'esprit national soit conforme à l'idée exacte que l'on doit se faire du patriotisme, car il n'est pas possible de le développer chez la jeunesse si on le confond plus ou moins, comme il arrive souvent, avec d'autres sentiments qui semblent produire les mêmes effets que lui ou des effets analogues. On a dit et enseigné, par exemple, que le vrai patriotisme ne pouvait avoir sa source ailleurs que dans la religion ; d'autres croient au contraire qu'il est impossible d'être bon patriote en restant attaché à telle religion ou à telle secte religieuse, mais il suffit de con-

sulter l'histoire pour voir que le patriotisme, quand il est réel, peut agir au sein de toutes les religions et même en l'absence de toute confession religieuse. On constatera la même indépendance du patriotisme en ce qui concerne la race et les particularités du sol natal. Faut-il croire, comme on l'a prétendu aussi, que le patriotisme soit un résultat des traditions historiques et de la connaissance des faits émouvants de l'histoire nationale? Nullement, puisque la plupart de ces grandes actions données en exemple n'ont été elles-mêmes que les effets du patriotisme déjà tout formé. Le récit des hauts faits de l'histoire peut enflammer l'imagination, inspirer de beaux discours, mais non augmenter le patriotisme, ni le susciter là où il n'est pas. Ce que l'on éprouve, au souvenir des actions héroïques, c'est le sentiment du beau moral, c'est-à-dire une émotion saine et élevée, mais passagère, au lieu que le patriotisme réel implique toujours une volonté ferme et constante d'agir conformément à certains principes.

Une autre façon de concevoir et de représenter le patriotisme est celle qui tend à en faire un enjeu de distinction et d'ambition personnelle, ou un chemin vers la gloire et les honneurs: c'est bien la pire manière d'en parler et de le faire comprendre, le vrai patriotisme étant ce qu'il y a de plus incompatible avec l'ambition individuelle. On devra donc toujours le montrer comme distinct des autres mobiles que nous venons de rappeler.

Nous définirons exactement le patriotisme en disant que c'est le sentiment qui élève les citoyens au-dessus de leurs intérêts particuliers et les unit entre eux en vue du bien commun.

Il a pour fondement l'estime et la confiance mutuelle des citoyens; le patriotisme suisse n'a pas d'autre origine: c'est de là qu'il a pu s'élever jusqu'aux plus grands actes de dévouement et développer toute la force intérieure qu'il a fallu pour lier en un solide faisceau nos vingt-deux Etats de populations si diverses et pour plier peu à peu leurs plus fières cités à l'ordre de choses fondé par le petit groupe des trois vallées.

Ce sera sur cette même base de l'estime et de la confiance mutuelle qu'il faudra fonder l'éducation patriotique. Tout ce que l'école est capable de faire ici dépend donc de l'action qu'elle pourra directement ou indirectement exercer en ce sens sur les sentiments et les dispositions de la jeunesse. Mais c'est précisément là que se trouve aussi la difficulté.

III.

D'où vient que l'instruction scolaire, malgré son grand développement, exerce peu d'influence sur les mœurs, et qu'y a-t-il à faire à cet égard?

Pour que l'école populaire contribue au développement du sentiment de la nature et du patriotisme, il faut qu'elle soit en état d'agir fortement sur le moral de la jeunesse. Or, justement, ce que l'on constate avec regret dans l'enseignement moderne c'est le peu de prise qu'il a sur les dispositions morales et l'éducation proprement dite.

La faute n'en doit pas être imputée au personnel enseignant, ni aux autorités scolaires, qui sont les premiers à déplorer cette impuissance. On en trouvera la vraie cause en remontant un peu plus haut et en examinant de quelle manière on a disposé et organisé, dès le début, les matières d'étude qui sont le plus en rapport avec nos facultés morales, comme l'histoire l'instruction civique et les sciences naturelles.

La principale difficulté qui a dû se présenter lorsqu'il s'est agi d'introduire ces sciences à l'école primaire, c'était de les réduire dans la proportion du temps qui pouvait leur être consacré. Comme on ne pouvait transmettre aux écoliers ces connaissances telles qu'elles sortaient des mains des savants, on s'est contenté de les abrégier et de les présenter sous la forme de résumés : les traités de géographie, d'instruction civique, et des autres sciences, ainsi condensés, devinrent les manuels destinés à servir de base à l'enseignement primaire. On jugea les manuels d'autant meilleurs qu'ils reproduisaient plus fidèlement l'esprit des traités savants. Or cette fidélité routinière a été la grande faute pédagogique qui a diminué la puissance morale de l'instruction populaire.

En effet la manière dont les connaissances sont conçues, organisées et distribuées pour l'usage des hommes de science est loin d'être celle qui convient pour l'enseignement populaire. Le savant, pour exposer sa science dans un traité, se place au point de vue purement intellectuel et objectif ; il a soin d'en écarter tout ce qui vient des impressions morales et des sentiments étrangers au but scientifique ; il ne nous montre qu'une face de la réalité. Mais dans la réalité complète de la vie individuelle ou nationale nous sommes toujours destinés à subir l'influence morale des choses. Grâce à notre sensibilité, à notre imagination et à nos traditions, telle scène de l'histoire ou de la nature, que le livre néglige pour son peu d'importance scientifique, serait capable d'agir plus vivement sur nos sentiments, sur notre jugement personnel et de jeter plus de lumière sur notre vie pratique que ne le font toutes les notions générales condensées suivant la méthode du manuel. La science du savant fait ab-

straction, autant qu'elle le peut, de toutes les attaches morales, afin de laisser à l'esprit la liberté dont il a besoin dans chaque ordre de choses. Et elle a raison de procéder ainsi, car elle est une spécialité. Mais pour l'école populaire, tant qu'elle prétendra marcher dans la même direction et s'élever sur le même terrain, elle se privera du plus puissant moyen d'agir sur les mœurs.

Avec ce point de vue trop élevé pour l'école populaire, on a voulu donner aux enfants une connaissance d'ensemble pour chaque branche d'étude; le plan même des traités classiques devenait le cadre à remplir. Le seul moyen était de recourir à ce procédé d'abréviation qui consiste à remplacer les faits d'expérience et les notions particulières par des notions générales et abstraites. On ne peut autrement parcourir à l'école tout le champ de l'histoire nationale, tous les chapitres de la science du citoyen. Cette marche sur les hauteurs de la généralisation et de l'abstraction, très appropriée aux hommes déjà instruits par l'expérience, ne fournit aux enfants que des formules vides tant qu'ils n'ont pas la connaissance des faits particuliers. Nos abrégés, en résumant une science dans son ensemble, ne nous représentent pas autre chose que le suprême travail et la dernière opération de l'esprit scientifique, qui est de former avec les détails connus un tout organisé pour le besoin des spéculations philosophiques.

La réaction qui s'est produite de nos jours contre l'enseignement abstrait a déjà amené d'importantes réformes dans plusieurs parties de l'enseignement, en particulier dans celui de la géographie, mais malgré ces améliorations partielles l'esprit des anciennes méthodes, qui a agi sur plusieurs générations successives, déborde partout et enveloppe encore l'école de toutes parts. Sa tendance à développer une érudition abondante et même encombrante pour l'esprit du peuple finit par disperser son attention en l'absorbant dans une foule de notions, d'opinions et de questions peu en rapport avec la vie réelle, tandis qu'il faudrait, au contraire, la concentrer vers les choses auxquelles il devrait s'attacher fortement.

A cette tendance vient s'ajouter ensuite l'influence du journalisme, qui agit dans le même sens, éparpillant l'activité de l'esprit dans une infinité de directions où rien ne se peut faire avec suite. Ainsi développée, la culture populaire peut bien donner une certaine aptitude à briller extérieurement, mais elle ne peut pas disposer l'esprit au travail réfléchi et fécond. Elle a surtout pour effet d'affaiblir les rapports entre l'intelligence et le sentiment et, par suite, d'amener le divorce entre l'instruction et l'éducation.

Nous concluons donc, que pour atteindre le but proposé dans la question qui nous occupe, il faudra rendre complètement indépendant du point de vue scientifique proprement dit l'enseignement populaire de l'histoire, de l'instruction civique, de la géographie et de l'histoire naturelle, et aussi vigoureusement que possible concentrer cet enseignement sur ce qui, dans ces branches, se trouve en rapport direct avec les sentiments patriotiques et le sentiment de la nature. (A suivre.)

Die Lateinfrage.

Vortrag im Freisinnigen Schulverein Basel.

Von Dr. *Adolf Socin*.

Die Frage, ob und in welchem Umfange der Unterricht im Lateinischen stattzufinden habe, bisher eine interne Angelegenheit der Schulmänner, ist in den letzten Jahren durch die bernische Gymnasialreform und verwandte Bestrebungen in Deutschland in weitere Kreise getragen worden. Wenn ich, der Aufforderung Ihres verehrlichen Präsidiums nachkommend, mich anschicke, vor Ihnen über diese Frage zu referiren, so tue ich es mit der Versicherung, dass ich im Dienste keiner Partei stehe, sondern einzig Beobachtungen und Ansichten Ausdruck gebe, die ich mir selbst durch längjährige Beschäftigung mit dem Altertum erworben habe; ich tue es auch mit einer gewissen, aus dieser Beschäftigung geschöpften Begeisterung für die herbe Schönheit der Sprache und Literatur des alten Rom und mit der Überzeugung, dass dieses Studium in zeitgemässer Umgestaltung immer noch zur Förderung des Denkens und zur Festigung der Gesinnung die Kraft hat.

Beginnen wir mit einem Rückblick auf die Stellung des Lateinischen in der Geschichte der Bildung bei den neueren Völkern.

In den ersten Jahrhunderten unserer Zeitrechnung war Rom die Beherrscherin der Welt und demgemäss auch seine Sprache, das Latein, die universelle. Der Katholizismus erhob diese universelle Sprache auch zur allgemeinen Kirchensprache. Eine geschriebene deutsche Literatur gab es vor Einführung des Christentums nicht; für dieses aber blieb die offizielle Sprache nach wie vor das Latein, und das Deutsche wurde nur als Hilfsmittel gebraucht, um sich den Laien verständlich zu machen. Auch die Sprache der Gesetze und Urkunden war die Lateinische, einer-